

Note de recherche

La « piste Bécancour » : des campements abénaquis dans l'arrière-pays

Research note

The Bécancour Trail: Abenakis Encampments in the Hinterland

Gwen Barry

Volume 33, Number 2, 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1082592ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1082592ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (print)

1923-5151 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this note

Barry, G. (2003). Note de recherche : la « piste Bécancour » : des campements abénaquis dans l'arrière-pays. *Recherches amérindiennes au Québec*, 33(2), 93-100. <https://doi.org/10.7202/1082592ar>

Article abstract

This article, in the vein of localized social history and transhumance, deals with Abenaki seasonal encampments in the foothills of the Appalachians of Megantic County, the northeastern wilderness corner of Quebec's Eastern Townships. Their seasonal trail into Megantic can be linked directly from Wolinak by way of the Bécancour River. This « Bécancour Trail » was in use from at least the late eighteenth century until the mid-nineteenth century. Accounts of the first white settlers of the area are indicative of their relations with the Abenakis, and of the state of the Wolinak Abenaki group in this period. It also uncovers a little known, probable pre-white contact, Abenaki burial ground. The article also deals with the late allocation of the Little Lake St. Francis Reserve in Megantic, (1853-1882), and the causes of its demise. Sources used include settler accounts, county annals, interviews, Abenaki genealogy papers, and land and church records.



Note de recherche La « piste Bécancour » : des campements abénaquis dans l'arrière-pays

Gwen Barry

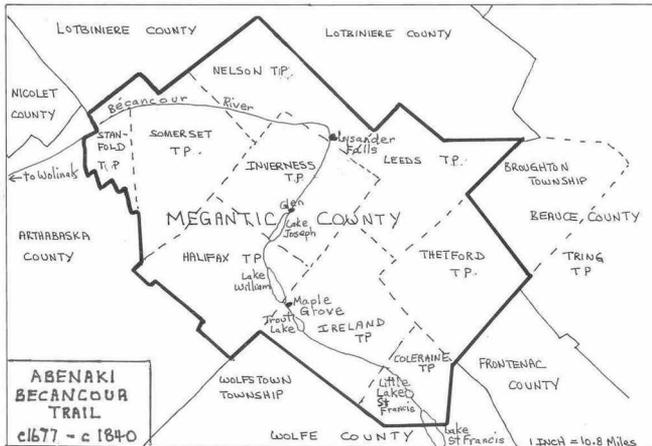
Chercheure
autonome,
Sackville,
Nouvelle-Écosse

Traduit de l'anglais
par Nicole Beaudry

COMME BIEN DES GROUPES qui ont recours à la tradition orale, les Abénaquis n'ont laissé que peu de documents écrits décrivant leur vie quotidienne. Sur la base d'informations provenant d'institutions, on connaît beaucoup de choses sur leurs rapports avec l'Église et l'État. Mais l'information sur leurs expéditions dans des régions éloignées des terres qui leur avaient été réservées en Nouvelle-France et, plus tard dans le Bas-Canada, demeure problématique. En effet, on les perdait de vue lorsqu'ils s'éloignaient des seigneuries qui jalonnaient le Bas-Saint-Laurent, allant vers l'intérieur des terres en réponse aux exigences saisonnières de pêche et de chasse. Ce que l'on en sait provient d'Abénaquis qui, depuis environ les derniers cent cinquante ans, ont reçu oralement l'information de leurs aînés. Il existe également des relations écrites par des colons, dont les plus anciennes datent du milieu du XVIII^e siècle, décrivant leurs premiers contacts et leurs rapports avec les Abénaquis. Ces colons s'étaient alors déplacés vers l'arrière-pays, par exemple le long de la Chaudière, en Beauce. D'autres documents datant de la fin du XVIII^e siècle ont survécu aux accrochages entre colons de la Nouvelle-Angleterre et Abénaquis dans la portion inférieure des Cantons de l'Est. À l'occasion de ma recherche sur la colonisation du comté de Mégantic par des Américains et des Britanniques, j'ai trouvé un certain nombre de documents attestant leurs premières rencontres avec les Abénaquis (Barry 1999 : 69-143). Si on peut déplorer la rareté des documents, il y en a tout de même suffisamment pour présumer la

présence de plusieurs campements abénaquis importants dans ce comté. Toutefois, il faut faire preuve d'un peu d'imagination pour contextualiser globalement les liens entre un ensemble d'informations éparses, tout en restant dans les limites dictées par les récits oraux et en exerçant de la vigilance devant un ensemble de données aussi restreint. La géographie et la topographie du comté de Mégantic nous fournissent des indices sur le fait que cette région soit une extension naturelle de leurs communautés plus permanentes le long du Saint-Laurent, surtout en ce qui concerne les Abénaquis de Bécancour (aujourd'hui appelé Wôlinak). Faute d'un meilleur nom, on peut appeler leur trajet vers le comté de Mégantic « la piste Bécancour ».

Avant l'arrivée des colons, les nomades abénaquis venant des hautes terres des rivières Kennebec, Penobscot, Passumpic et Connecticut dans les États du Maine, du Vermont et du New Hampshire circulaient déjà depuis fort longtemps dans toute la région que l'on appelle aujourd'hui les Cantons de l'Est du Québec. Ils ont donné des noms abénaquis à des portages et des rivières, par exemple, la rivière Namésokantic, 'là où il y a du poisson' (Masta 1932 : 90), et la rivière Wôlinak (Bécancour), 'rivière comportant de nombreux méandres' (O'Bready 1973 : 6). L'appellation « Namésokantic » a plus tard été remplacée par le nom « Mégantic » par les colons blancs ou, ce qui est plus probable encore, par les arpenteurs et les cartographes. Le mot « Mégantic » découle du terme *namakôttik* ou encore, *namagwôttik* (en abénaquis



La « piste Bécancour », vers 1677-1840
(Carte dessinée par G. Barry)

ancien) qui signifie 'lac-place-de-truites', alors que le nom de la rivière Bécancour (Wôlinak), découle de *wolinaktegw*, 'la-rivière-aux-longs-méandres' (Laurent 1884 : 207). Ces noms très descriptifs donnent une bonne indication de l'importance de Mégantic aux yeux des Abénaquis, tout en attestant leur présence en ces lieux avant les débuts de la colonisation. Pour eux, il s'agissait d'un lieu suffisamment poissonneux pour assurer leur subsistance. La Bécancour, la rivière aux nombreux détours, dont l'embouchure se trouve à Wôlinak, n'amorce ses virages que lorsqu'elle atteint le comté de Mégantic ; comportant plusieurs chutes, elle s'élargit en certains endroits pour devenir les lacs Joseph, William, Trout et Black ; en redevenant rivière entre les lacs, elle traverse ainsi six des cantons du comté.

Dans les années 1790, le gouvernement colonial britannique commença à faire arpenter les Cantons de l'Est en prévision de la colonisation par les Blancs. Les premiers arrivants dans le comté de Mégantic comprenaient principalement des aventuriers américains ainsi qu'un petit nombre de Loyalistes qui, après avoir quitté leurs premières communautés du sud des Cantons de l'Est, se dirigeaient désormais vers le nord. Le tout premier colon, le capitaine Amos Hall, y arriva en 1807 et, très vite, une poignée d'Américains se joignirent à lui, ainsi que des vétérans, tant de la guerre de 1812 que des guerres napoléoniennes. À partir de 1829 et jusqu'à environ 1840, on assista à l'arrivée graduelle, mais constante, d'Écossais originaires de l'Ulster et de Britanniques (Barry 2003). Les cantons du comté de Mégantic furent les derniers à se développer, en dépit de leur proximité des installations militaires et du gouvernement central du Bas-Canada à Québec. Les forêts y étaient denses et peu peuplées. Si le développement tardif de la région aurait pu accorder aux Abénaquis un répit un peu plus long que dans la portion sud des Cantons de l'Est, finalement, l'impact de ce développement sur leur mode de vie y fut aussi dévastateur qu'ailleurs.

LES ABÉNAQUIS DANS LE COMTÉ DE MÉGANTIC

Un relevé britannique, commencé aux alentours de 1792, divise le district de Buckingham en quatre-vingt-douze cantons d'environ douze milles carrés chacun. L'ensemble de ces cantons se nomme les Cantons de l'Est. Un des arpenteurs, le major Jesse Pennoyer, était accompagné du capitaine abénaquis Francis Annance (Annance 1998). Il est bien possible qu'Annance ait

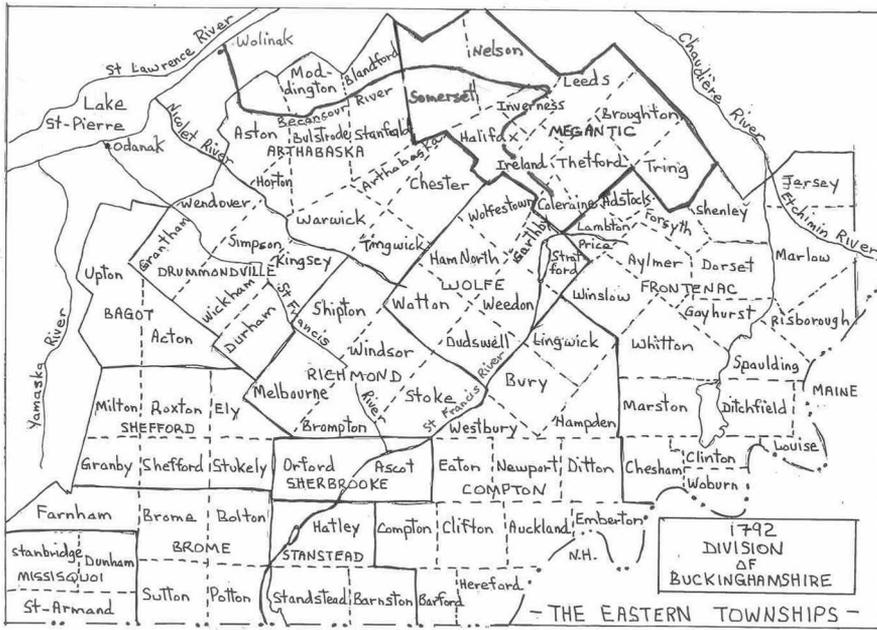
influencé la façon de nommer le comté de Mégantic parce qu'il connaissait les noms de lieux abénaquis qui existaient depuis fort longtemps. Vers la fin des années 1700, l'expansion des colonies canadiennes-françaises le long du Saint-Laurent empiétait sur les villages abénaquis. Plusieurs familles abénaquis se réfugièrent plus profondément à l'intérieur des terres, où ils se heurtèrent alors aux colons américains et aux vétérans militaires qui coupaient des arbres, construisaient des bâtiments de ferme, des moulins, des routes et des ponts sous la protection des soldats britanniques. Le ministère britannique des Affaires indiennes tenta de décourager les Abénaquis de leurs tentatives de s'installer d'une façon plus ou moins anarchique à l'intérieur des terres. On aurait plutôt préféré qu'ils restreignent leurs installations aux alentours de Saint-François (Odanak) afin de faciliter les relations avec les autorités et, peut-être, permettre que le gouvernement exerce plus de contrôle sur eux. Toutefois, ils firent fi des directives données par les Britanniques qui leur enjoignaient de cesser de se déplacer partout et de s'installer à un endroit précis (Calloway 1996 : 2).

Au début des années 1800, les Abénaquis souffrirent du manque de nourriture. La plupart des témoignages des colons qui les rencontraient décrivent plus particulièrement leur constante quête de nourriture. À Troy, au Vermont, tout près de la frontière du Bas-Canada, un document raconte qu'à l'hiver 1799, les colons blancs remarquèrent une bande d'Amérindiens campés tout près qui « mouraient de faim puisque les chevreuils et les orignaux avaient été tués par les colons » (Child 1998 : 12).

Il y a aussi des récits de rencontres, au début des années 1800, entre colons et Abénaquis dans le comté de Mégantic. Lorsque les Américains arrivèrent dans le canton d'Ireland autour de 1807-1809, ils trouvèrent un campement d'environ cinquante Abénaquis à Trout Lake. En 1807, sitôt arrivé à Maple Grove dans le comté d'Ireland, le capitaine Amos Hall prit contact avec les Abénaquis. D'après McKillop,

Très vite, le capitaine Amos Hall du canton d'Ireland fit de l'argent en pratiquant le commerce des fourrures avec les Amérindiens. Hall leur donnait de la farine, du thé, du rhum, du tabac et des couvertures, en échange de fourrures qu'il vendait ensuite à Québec. Il lui arrivait parfois de transporter jusqu'à cinq cents dollars de fourrures dans un même voyage vers Québec. Mais lorsqu'ils avaient de « l'eau-de-feu », les Amérindiens étaient à craindre. Les squaws et les papooses s'emparaient de tous les couteaux et de tous les tomahawks et partaient se cacher dans la forêt jusqu'à ce que les braves dessoulent. Dans le vieil entrepôt, plus d'une scène mouvementée se déroula lorsque les Amérindiens y trouvaient le capitaine Hall seul, mais cet homme résolu, au regard déterminé, était tout à fait capable de les affronter sans aide. (1902 : 89)

Désespérés, les Abénaquis cherchaient parfois à se venger parce qu'ils voyaient leurs territoires de chasse et de pêche aux mains des Américains et des Britanniques ou lorsqu'une famille de colons leur refusait de la nourriture. Lorsqu'en 1809, Archibald McLean s'installa sur le 9^e rang du canton de Leeds, dans le comté de Mégantic, il y avait déjà de nombreux Abénaquis dans la région. En 1811, M. et Mme Ferguson et leurs six enfants, famille d'un cousin de McLean, s'installèrent sur le lot 13 du 9^e rang du canton de Leeds. Peu de temps après l'arrivée de Ferguson, McLean s'enrôla comme éclaireur dans l'armée britannique, pendant la guerre de 1812. On lui assigna la tâche de protéger le chemin Craig d'une invasion possible par les Américains. S'il apercevait un quelconque signe de la présence de l'armée américaine, il devait convaincre les fermiers



Les Cantons de l'Est, division du Buckinghamshire en cantons, 1792
(Carte dessinée par G. Barry d'après Mercier 1964).

de mener leur bétail vers Québec en détruisant derrière eux le plus de ponts possible, afin de ralentir l'avance ennemie sur Québec. Au moment où McLean effectuait une de ses tournées d'éclaireur en 1812, la famille Ferguson fut assassinée. McKillop rapporte cet incident tel qu'il lui a été raconté par un certain monsieur Parker :

Pendant qu'il réparait des chaussures près de la porte de sa cabane, M. Ferguson a été abattu traîtreusement d'un coup de tomahawk par un Amérindien très fort. Madame Ferguson et quatre de ses enfants subirent le même sort. L'Amérindien ordonna alors à sa femme de tuer un des enfants afin de l'impliquer aussi dans cette affaire. Mais pendant qu'il mettait le feu à la grange, elle cacha l'enfant dans la maison. Après avoir ramassé tout le butin qu'ils pouvaient emporter, ils emmenèrent le plus jeune enfant pour l'adopter et ils placèrent les corps des gens assassinés de la famille dans la maison qu'ils incendièrent. Mais alors qu'ils étaient encore tout près du lieu de leur crime, ils entendirent les cris du pauvre enfant que la squaw avait caché dans la maison un peu plus tôt et qui allait périr dans l'incendie. On ne put confirmer tous ces détails que lorsque ces Amérindiens, arrêtés au Nouveau-Brunswick pour un autre crime, se confessèrent. On pendit l'homme amérindien qui avait commis les meurtres et McLean inhuma les restes incendiés des défunts. Plus tard, il reconnut des vêtements de Ferguson portés par des Amérindiens.

Après ces événements, McLean laissa savoir qu'aucun Amérindien armé ne serait autorisé à approcher de sa cabane. Quiconque enfreignait la règle le faisait à ses propres risques. Les Amérindiens comprirent son message et déposaient toujours leurs fusils sur le bord de la route lorsqu'ils venaient quémander de la nourriture à McLean. Comme il leur donnait toujours de quoi manger et qu'il les traitait avec bonté, on le laissait tranquille.

(McKillop 1902 : 94-95).

McKillop prétend que cette attaque contre la famille Ferguson n'avait rien à voir avec la guerre de 1812¹. On donna comme

explication possible que les Ferguson pourraient, à un moment donné, avoir refusé de la nourriture aux Amérindiens, ou bien que ceux-ci auraient été sous l'influence de « l'eau-de-feu » fournie par les Blancs.

Dans un autre document, on trouve le récit de l'expérience d'une famille de colons à qui des Abénaquis demandent de la nourriture et qui doivent apprendre comment s'y prendre avec eux. La famille Holt arriva à Indian Stream en 1820, situé sur la frontière entre le Bas-Canada et le New Hampshire.

À la fin d'un long hiver, les Amérindiens avaient l'habitude de rôder aux alentours et de quémander de la nourriture. Cela n'était pas inquiétant lorsque l'homme de la maison était présent – et s'il y avait assez de nourriture dans la maison – mais, pendant l'absence d'Abial, un Amérindien eut suffisamment faim ou suffisamment d'audace pour exiger cette nourriture. Madame Holt tenta du mieux qu'elle pouvait de réprimer le tremblement de ses mains en lui cuisinant un repas. L'Amérindien silencieux mangeait

bruyamment et goulûment, puis s'en alla. Madame Holt s'inquiétait de ce qu'il raconterait à son sujet à ses amis, en forêt, en parlant de cette jeune femme seule qui faisait si bien à manger. Qu'arriverait-il s'ils se présentaient après avoir bu de l'alcool de pomme de terre ou du rhum? Quand Abial revint enfin à la maison, il lui dit de ne pas s'inquiéter, qu'elle avait bien fait, sauf qu'elle lui en avait peut-être trop donné, même si les gens plus âgés affirmaient qu'il fallait bien « bourrer » les Amérindiens et que, de toutes façons, ces Amérindiens n'étaient pas dangereux. Abial avait raison. À l'automne, l'Amérindien revint avec un panier tressé qu'il offrit à Madame Holt. (Doan 1997 : 117)

En 1825, les Abénaquis avaient coutume de pêcher dans le ruisseau Brooke, à Inverness, et de camper sur le lac William. Ainsi, lorsqu'en 1829, les Écossais d'Arran arrivèrent dans le canton d'Inverness, il existait déjà un campement de wigwams dans la vallée située à l'extrémité nord du lac Joseph. Les Écossais campèrent dans la vallée pendant plusieurs mois, sans abri ni provisions, en attendant qu'on leur concède chacun un lot. Des récits, transmis de génération en génération, racontent que les Amérindiens leur donnaient du poisson à manger (Harper 1980 : entrevue). Selon ces Écossais, un chef amérindien accompagné de plusieurs membres de son groupe, continua de pêcher et de chasser au lac Joseph pendant quelque temps après 1829. Ils avaient monté leurs wigwams près de la vallée et y vendaient du poisson et des paniers aux colons. McKillop décrit trois de ces Abénaquis : « En ce qui concerne les Indiens, on se souviendra des noms et des personnalités de Molly et de Piel et plusieurs se souviendront aussi du fameux Peter Mountain » (1902 : 90). En 1829, il y avait aussi un campement d'Abénaquis sur la rivière Bécancour, en amont des chutes Lysander. Cette année-là, Joseph Patterson, un colon établi sur le 11^e rang du canton d'Inverness, travaillait au moulin à scie des chutes Lysander, dans l'espoir de gagner suffisamment d'argent pour l'achat des semences nécessaires à ses premières

cultures. Sa petite-fille, Madame Florence Bennett, raconte que la femme de Patterson se sentait harcelée par le quémandage constant des Abénaquis et que M. Patterson n'osait jamais passer la nuit à la chute, à proximité de son lieu de travail, pour ne pas la laisser seule (Marshall 1998 : entrevue).

James McNey et sa femme, Bridget Quin, tous deux nés en Irlande autour de 1796, arrivèrent à Inverness en 1830. Ils s'établirent sur le lot 16 du 8^e rang, et on possède encore un témoignage de leur rencontre avec un Abénaquis :

Margaret, la première-née de James et Bridget McNey, fut un jour laissée seule dans son berceau dans la cabane, pendant que Bridget allait chercher de l'eau au ruisseau. Plusieurs Amérindiens habitaient dans la forêt. Quand Bridget revint à la cabane, silencieusement parce qu'elle était nu-pieds, elle aperçut un Amérindien, simplement attifé d'un pagne, penché au-dessus du berceau. Sans hésiter un instant, elle déposa son seau et, en même temps, ramassa la canne de noyer appuyée sur le chambranle de la porte (on s'en servait pour chasser les oies hors de la cabane) et elle frappa les fesses nues de l'Amérindien de toutes ses forces. L'homme sursauta en montrant par signes qu'il était un ami et qu'il ne lui voulait aucun mal. Il dit qu'il n'avait jamais vu un bébé aux yeux bleus et qu'il était intrigué par son regard. Après cet incident, les Amérindiens venaient souvent voir le bébé qui avait « le ciel dans les yeux », comme ils l'appelaient. Sans faire de bruit, ils laissaient à la famille des cadeaux de nourriture et de gibier, en gage d'amitié. (Clarke 1987 : 59)

Même si ce récit mentionne que « Margaret était la première-née », cette Margaret, née le 5 août 1845 n'était pas l'aînée des McNey. Il s'agissait plutôt de Mary Ann, née le 18 avril 1831 dans le canton d'Inverness. Il est donc plus probable que cette anecdote concerne ce premier bébé, Mary Ann, en 1831. Comme nous l'avons déjà noté, dès 1829, les Écossais d'Arran rencontraient fréquemment le groupe d'Abénaquis campé près de la vallée dans le canton d'Inverness et, non loin de là, ils rencontraient également depuis 1809 les nombreux Abénaquis qui venaient commercer avec les colons américains à Maple Grove, dans le canton d'Ireland. On connaît aussi la rencontre, en 1812, d'une famille britannique avec des Abénaquis dans le canton de Leeds, situé tout près du canton d'Ireland.

Grâce à ces récits, on n'a plus aucun doute sur la présence, peut-être saisonnière, d'une importante population d'Abénaquis dans les cantons d'Inverness et d'Ireland avant l'arrivée des colons blancs. Il y avait un campement dans la vallée située à l'extrémité nord du lac Joseph, un autre à l'extrémité nord du lac Trout, où Hall commença avec eux, et un autre encore en amont des chutes Lysander, entre les 10^e et 11^e rangs du canton d'Inverness. Le bord escarpé du 11^e rang fournissait un point d'observation naturel dominant les basses terres du Saint-Laurent et on pouvait apercevoir ce même escarpement à partir des bassins poissonneux au pied des chutes Lysander. L'endroit constituait donc une prolongation naturelle de la région autour de l'embouchure de la rivière Bécancour fréquentée par les Abénaquis depuis la fin des années 1660, bien avant qu'une mission abénaquise soit établie à Bécancour au début du XVIII^e siècle. La jonction du fleuve Saint-Laurent et de la rivière Bécancour avait d'abord été occupée, aux alentours de 1675, par des Sokokis originaires de la vallée située dans la partie supérieure de la rivière Connecticut. Des Abénaquis qui venaient de Saint-François de Sales, sur la rivière Chaudière, se joignirent à eux en 1700-1701 et, très bientôt, soit en 1704, un autre groupe d'Abénaquis arriva d'Annesokkanti situé sur la

Un lieu d'inhumation abénaquis dans le canton d'Inverness

Il existe un site d'inhumation abénaquis mal connu situé sur le 10^e rang du canton d'Inverness, qui date probablement d'avant l'arrivée des colons blancs (Walker 1998 : entrevue). Le lot sur lequel il se trouve avait, à l'origine, été concédé à Matthew Mountain, le 19 janvier 1832 (Langelier 1891 : 577). On ne sait pas si Matthew Mountain était parent de l'évêque anglican Mountain, du Québec. Si c'est le cas, ce lot a dû être concédé comme réserve du clergé ou comme terrain réservé pour la construction éventuelle d'une église. Il est également possible que Matthew Mountain soit l'ancêtre de Peter Mountain, un Abénaquis qui vivait à Inverness dans les années 1850 et 1860. Il n'y eut certainement aucun colon du même nom qui s'établit sur ce lot. Le premier colon blanc à s'y installer s'appelait John Walker, qui arriva de Galsgow en Écosse, au début des années 1840.

Le site d'inhumation abénaquis est situé à environ un mille au sud des chutes Lysander. Né sur ce même lot en 1869, le petit-fils du premier John Walker, David Zenith Lunas Walker, s'assura que les Walker des générations à venir respecteraient ce cimetière abénaquis. Il raconta à ses enfants et à ses petits-enfants que c'était un ancien cimetière amérindien et qu'ils n'avaient pas le droit d'y jouer. Plusieurs générations de Walker firent leur récolte de foin juste en dehors des limites du cimetière, sans jamais le déranger. Les petits-fils de David Zenith Lunas Walker, Harold et Wesley, décrivent la forme ovale du site, large d'environ cinquante ou soixante quinze pieds et entourée d'un muret de pierres d'environ deux pieds de haut. À l'intérieur des murs, il y avait quelque cinq ou six monticules de roches d'environ un pied de haut, qui se sont recouverts d'herbe au fil des ans. Il y a très longtemps, leur père, William Edgar Walker, né en 1895, a trouvé une pipe en terre cuite dans l'enceinte. David Walker vendit la ferme, autour de 1950, à un agent immobilier de Saint-Sylvestre qui achetait des terres pour leur potentiel forestier. Cet acheteur vendit le bétail et le bois, puis revendit la propriété.

À un moment donné, peu après la vente de la ferme par David Walker, on laboura le sol sur le site d'inhumation (White 1999 : entrevue). Notons que sur une propriété avoisinante de celle des Walker, il y avait également un cimetière privé sur la propriété de la famille Plummer, sur le 11^e rang, qui datait probablement des années 1830. On le connaît sous le nom de Greenlay-George Cemetery. Il ne faut pas confondre ce cimetière avec le site d'inhumation abénaquis. Toutefois, même si le site n'a pas encore été authentifié, sa description est cohérente avec les pratiques d'inhumations des Algonquiens.

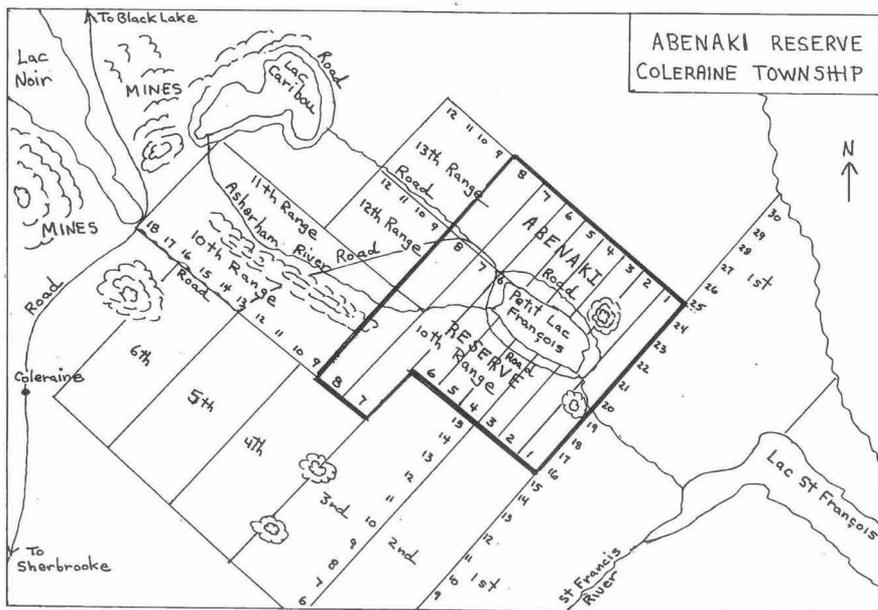
rivière Sandy (Farmington Falls, Maine) [Siebert 1982 : 99-100]. À partir de Wölinak, la piste Bécancour remontait la rivière Bécancour. À cause d'une série de chutes en aval de Lysander, il fallait faire des portages puis, suivre la rivière en traversant les lacs Joseph, William et Trout qui n'étaient en fait que des élargissements de la rivière². La région en général est caractéristique des territoires montagneux préférés des Abénaquis,

avec des rivières qui coulent au fond des vallées. Depuis Wôlinak, la rivière Bécancour traverse six des neuf cantons du comté de Mégantic³, et le comté compte plus d'une vingtaine de collines hautes de plus de mille cinq cents pieds d'altitude dans les contreforts des Appalaches (Barry 1999 : 3).

Avec la colonisation lente, mais constante, du comté de Mégantic par les Britanniques à partir de 1807 et jusqu'à environ 1840, les Abénaquis se sont graduellement retirés dans les régions les moins habitées autour du Petit lac Saint-François et du lac Aylmer. Dans les années 1700, ils avaient été coincés par la population canadienne-française autour des seigneuries situées le long du Saint-Laurent et, dans les années 1820 et 1830, par l'accroissement du nombre de colons britanniques dans la portion nord des Cantons de l'Est. Dans la région du Petit lac Saint-François et du lac Aylmer, leur mode de vie subissait donc de fortes pressions dès la fin des années 1840. En 1848, la British America Land Company construisit des routes entre Mégantic et le lac Aylmer, afin de faciliter l'avancée de la colonisation. Cet été-là, deux cent trente et une familles canadiennes-françaises s'établirent dans la portion nord-ouest du haut district Saint-François alors que d'autres s'éparpillèrent dans les cantons plus au nord du même district. Les réserves de poisson du lac Aylmer déclinèrent rapidement. L'hiver suivant, après une saison de récoltes désastreuse et à cause de la rareté des poissons, on dut assurer la survie des colons en leur procurant de la nourriture à partir des réserves prévues pour les cheminots. C'était la seule façon de prévenir la famine (Little 1989 : 91-92).

Le territoire alloué aux Abénaquis à Bécancour (Wôlinak) ne suffisait plus à la subsistance de leurs familles et, depuis 1829, ils tentaient d'obtenir d'être relocalisés dans le canton d'Arthabaska ou ailleurs (voir Savoie, ce numéro). Ils obtinrent finalement, en 1853, une réserve au Petit lac Saint-François, dans le comté de Coleraine. Les lots de cette réserve ne totalisaient pas plus de deux milles acres en tout (Fortin et Frenette 1989 : 35), et cela, en dépit du fait qu'on connaissait la terrible situation qui prévalait dans cette région. La plupart de ceux qui s'établirent sur la réserve Coleraine venaient de Wôlinak, incluant des branches des familles Annance, Blanchette, Bolduc, Côté, Doyon, Guillot, Guyon, Langevin, Madakwando, Mercier, Morin, Nolet (de la famille Wawanolette), Phillipon, Phillis, Sauvage/Sauvageau et Saint-Aubin (Lecomte 1998 : entrevue).

Certains s'établirent parmi les colons blancs d'Inverness, dont Piel et Molly auxquels McKillop faisait référence ci-dessus. Il en parle comme d'un souvenir chaleureux. McKillop naquit sur le 3^e rang d'Inverness en 1858, et il est possible qu'il les ait connus dans son enfance mais, chose certaine, ses parents se seraient souvenus des années 1850. Simon Annance, et sa femme Angélique Marie Nagaoza dont nous reparlerons plus loin, étaient présents à Inverness en 1859. Peter Mountain, un Abénaquis qui demeura à Inverness jusqu'à sa mort, appartient encore à la mémoire folklorique de son canton. Même s'il semble avoir vécu dans le canton d'Inverness dans les années 1860, il était



Réserve du Petit lac Saint-François, comté de Coleraine, 1853-1882
(Carte dessinée par G. Barry)

également rattaché en quelque sorte à la communauté catholique du canton de Leeds. On croit qu'il a été enterré dans le cimetière Boutelles, dans le canton d'Inverness, comme plusieurs autres Abénaquis. À sa naissance, il s'appelait Piel Pissenne. On pense que son père, né autour de 1713 dans les environs de la rivière Penobscot, dans le Maine, a servi de guide amérindien aux Rogers' Rangers lorsque ceux-ci attaquèrent la réserve d'Odanak à Saint-François-du-Lac en 1759. Après quelques années d'errance en forêt, son père revint à Odanak où il fut bien accueilli et pris en charge jusqu'à sa mort en 1828, à l'âge de cent quinze ans. Le fils, Piel Pissenne, naquit entre 1771 et 1781. Les colons anglais du comté de Mégantic le connaissaient sous le nom de Peter Mountain, alors que les colons français l'appelaient Pierre Montagne. Le mot « mountain » est la traduction anglaise du terme abénaquis *watso* ou *watzo*. En 1818, Peter/Piel a habité près du lac George dans l'État de New York. Il vécut ensuite pendant un certain temps à Odanak, et dans les Cantons de l'Est tout le monde savait qui il était. Excellent musicien, il jouait au petit clairon la musique militaire qu'il connaissait bien. Ne portant jamais beaucoup de vêtements, il chassait nu-pieds, et la semelle de ses pieds était ainsi épaisse comme celle d'un ours (Harrington 1869 : 1-9).

Certains croient que Peter Mountain a quitté Odanak, en 1854, pour aller dans une expédition de chasse sur la rivière des Outaouais et qu'il y mourut. D'autres prétendent qu'il vivait encore en 1865 environ, résidant du canton de Broughton dans le comté de Mégantic (Day 1981 : 93). La tradition locale laisse croire que Peter se trouvait dans le canton d'Inverness dès les années 1850. Un résidant actuel du 2^e rang d'Inverness, né en 1905, s'est fait raconter par son père, Jack Marshall, que Peter avait souvent été nu-fesses dans le voisinage des 2^e et 3^e rangs vers la fin des années 1850. On raconte que le père de Jack et les autres garçons du coin, nés dans les années 1840, se faisaient un plaisir de lancer des pierres au derrière de Peter (Marshall 1998 : entrevue). Lorsqu'il voyageait, il ne portait qu'un pagne, exposant ainsi son fessier. Hélas! je dois avouer que Marshall,

mon arrière-arrière-grand-père, était sans doute un de ces jeunes farceurs.

Cette anecdote est cohérente avec les résultats du recensement de 1861 dans le canton d'Inverness, qui dit que Peter Mountain habitait le lot 10 du 2^e rang du canton d'Inverness. Cet endroit était situé à la croisée du 2^e rang et de la petite route McKillop, tout près de la ferme Marshall, sur une terre abandonnée par la famille Belcher. Selon le recensement de 1861 à Inverness, on le décrit comme suit : né au Bas-Canada, âgé de 80 ans, marié, puis veuf, catholique romain, illettré et docteur en botanique. Son lieu de résidence se trouve aussi en plein milieu de ce qui semblait être une extension de la colonie écossaise d'Arran. Il est possible qu'il ait été l'herboriste consulté par les Écossais d'Arran de la région, désormais habitués, depuis 1829, à la gentillesse des Abénaquis. Peter Mountain apparaît une seconde fois sur la liste de recensement de 1861, cette fois pour le canton de Leeds : « Indien », catholique romain, veuf, âgé de quatre-vingt-dix ans, résidant du canton d'Inverness. Son lieu de résidence dans le canton de Leeds était bordé d'un côté par la propriété de Henry Thompson, dont le fils devint médecin, et de l'autre, par le curé catholique de la paroisse, William Dunn. Mountain a peut-être offert ses services d'herboriste aux paroissiens protestants comme aux paroissiens catholiques du canton de Leeds, de même qu'aux Écossais d'Arran du canton d'Inverness. Notons que le curé de la paroisse Saint-Jacques-de-Leeds était aussi curé à la paroisse de Saint-Pierre-de-Broughton, ce qui est cohérent avec le fait qu'on croit que Peter Mountain habitait à Broughton en 1865. Dans le recensement de 1871, Peter Mountain est résidant du canton de Leeds, dans le district 156 ; catholique romain, âgé de cent huit ans, occupation : chasseur. Mais il n'apparaît pas dans le recensement de 1881 pour le comté de Mégantic. Quel qu'ait été son âge véritable en 1871, quatre-vingt-dix, cent ou cent huit ans, il est logique de présumer qu'il mourut dans Mégantic entre 1871 et 1881. La tradition locale dit de lui qu'on l'appelait « Peter l'Amérindien » et qu'il se rendait très utile aux premiers colons parce qu'il leur apprenait comment subsister sur le territoire (Recensements des cantons d'Inverness et de Leeds, comté de Mégantic, 1861, 1871, 1881).

Retracer les origines de Piel et de Molly n'est pas chose facile. L'usage par les Abénaquis des plantes médicinales a toujours été complexe et continue même de nos jours. Dans chaque communauté, quelques individus étaient reconnus comme herboristes professionnels et leur réputation s'étendait aux communautés de Blancs avoisinantes, et il semble que ce soit là l'origine probable du fréquent recours à l'herboristerie dans les colonies. Les colons blancs comptaient beaucoup sur ces herboristes, et les Abénaquis leur rendaient service gratuitement. Il y avait également des femmes herboristes, dont Molly qui, baptisée Marie Agathe, prononçait son nom « Mali Agat ». Ayant vécu près de Bethel, dans le Maine mais, à sa mort en 1816, elle fut enterrée à Andover, Maine. Les Anglais convertirent son nom en « Molly Ockett », qu'ils épelèrent « Moll Lockett » sur sa pierre tombale (Canyon Wolf 1998 : 2). Molly alla à Québec plusieurs fois, ainsi que sa fille Molly Peol, connue sous le nom de Molly Molasses. Cette fille épousa Pierre Paul, parfois appelé Pierpole ou encore Piel Pole. Il naquit autour de 1758 et on dit qu'il quitta Farmington, Maine, pour aller s'installer à Trois-Rivières, dans le Bas-Canada, vers les années 1800 (Canyon Wolf 1998 : 7). Il combattit aux côtés des Américains pendant la guerre révolutionnaire et on lui donna le titre de capitaine. À la fin de la guerre, on lui accorda cent

acres à Strong, situé sur la rivière Sandy, près de Farmington Falls, dans le Maine. Chaque année, il se rendait dans le Bas-Canada pour apporter des cadeaux aux prêtres, y recevoir leur bénédiction et commercer, et aussi pour rendre visite à sa parenté. En 1812, Pierre Paul signa une pétition adressée au Gouverneur du Massachusetts lui expliquant qu'il voulait vendre les cent acres qu'il possédait à Strong parce que, même si aucun Amérindien n'habitait proche de chez lui, tant d'Amérindiens lui rendaient visite qu'il demeurait dans une pauvreté chronique. Affirmant que sa parenté habitait au « Kanada », il désirait aller les retrouver et pouvoir pratiquer la religion (catholique) qui lui avait été enseignée (Lecompte 1998 : entrevue). Même si on n'en a pas de preuve, cette Molly, ainsi que Piel (Molly Molasses et Pierre Paul), semblent correspondre à deux autochtones auxquels McKillop fait référence, soit « Molly et Piel », bien connus dans le comté de Mégantic.

Simon Annance et sa femme Angélique Marie Nagazoa ont eu une fille, Améline ; ils la firent baptiser, en 1859, à l'église Wesleyan Methodist à Inverness. Né autour de 1798 à Odanak, Simon Annance était le fils de Bartholomé Annance et d'Agnès Abénaqui, mariés depuis le 28 octobre 1834 à Odanak. Angélique était la fille de Pierre Nagazoa-Mahiganie, un vétéran de la guerre de 1812, et de sa femme, Ursula Gill, d'Odanak. Simon Annance était aussi cousin germain de Francis Noël Annance, un Abénaquis d'Odanak qui, en 1827, travaillait comme clerc pour la Compagnie de la Baie d'Hudson, au poste de traite de Fort Langley, en Colombie-Britannique (Annance 1998). Bon nombre d'Abénaquis travaillaient dans des régions fort éloignées pour des compagnies qui faisaient le commerce des fourrures. Certains n'en revenaient jamais tandis que d'autres retournaient avec femme et enfants. Peut-être qu'eux aussi ont été attirés par le comté de Mégantic, à l'instar des quelques employés de la Hudson's Bay Company originaires des îles Orkney. Toutefois, le cas d'un baptême célébré à Inverness témoigne davantage du zèle missionnaire des Méthodistes que d'une preuve de l'établissement de la famille Annance en cet endroit. S'ils ont pu se trouver à Inverness en 1859, il s'agit sans doute d'une absence temporaire de Wölinak ou d'Odanak, ou plus probablement d'un voyage à l'extérieur des limites de la réserve Coleraine.

Durant les années postérieures à 1850, après que l'arrivée de colons britanniques et canadiens-français eut cessé, quelques familles abénaquises retournèrent à leurs territoires de chasse et de pêche d'antan, comme ceux du comté de Mégantic et de la Beauce ; certains d'entre eux avaient épousé des Canadiennes-françaises. Ces familles incluent d'autres branches abénaquises comme les Gagné, Lessard, Nolet, Deganzage, Morin, Abram-Langevin, Pelchat, Côté, Lafrenière, Roy, Sauvage, Gagnon et Skerret (Lecompte, Nancy 1998 : correspondance). Dans la région de Mégantic, dans les années 1880, il y avait encore des Abénaquis errants et affamés. John Henderson, qui habitait sur le rang Keough dans le canton d'Ireland de 1872-1960, a transmis un récit décrivant une anecdote de son enfance, en 1881, alors qu'il avait à peu près neuf ans. En allant porter leur repas à ses frères qui travaillaient aux champs, une vieille Amérindienne le poursuivit et il se sauva, échappant les victuailles. La femme le récupéra et se sauva à son tour. Deux jours plus tard, un groupe d'Amérindiens la retrouvèrent à Bog Mill et la tuèrent. Ils justifiaient leur geste en disant qu'elle était devenue folle et qu'elle avait tué son mari (Rawlings 1979 : 76). Bog Mills était situé sur la route de Coleraine où se trouvait la réserve abénaquise. Une autre indication de leur présence dans la région provient d'un acte de mariage de 1898 entre Bartholomé Nolette, un

Abénaquis qui épousa Odélie Dusseault à Saint-Ferdinand-d'Halifax. Tous les citoyens de Mégantic savent aujourd'hui que bon nombre de familles canadiennes-françaises de la région sont en partie d'ascendance abénaquise.

En 1882, les Abénaquis abandonnèrent leur réserve du Petit lac Saint-François, située dans le comté de Coleraine (Indian Treaties 1891 : 108-109). Plusieurs documents tirés des archives du ministère des Affaires indiennes témoignent de la revente de la réserve à la Couronne, en 1882. Cette réserve avait été créée en 1853 devant la poussée de la colonisation française et les stocks de poissons avaient déjà été presque éliminés. Depuis 1852, le premier chemin de fer du Québec, le St. Lawrence and Atlantic Railway, opérait dans toute la région, et la compagnie C.S. Clark, ainsi que d'autres compagnies forestières, purent alors intensifier la coupe du bois durant les années subséquentes, ce qui eut pour effet de dénuder les forêts du bassin de la haute rivière Saint-François (Little 1989 : 111) et de perturber le gibier dont dépendaient les Abénaquis. En 1876, on découvrit de l'amiante à Coleraine, à Thetford Lake et à Black Lake, situés à quelques milles de la réserve du Petit lac Saint-François. Dès 1885, il y eut sept mines opérant dans les alentours. Leurs propriétaires manifestèrent de l'intérêt pour les lots de la réserve Coleraine sitôt qu'elle fut revendue à la Couronne⁴. Très rapidement, l'activité minière contribua à chasser définitivement ce qui restait encore de chevreuils et autres gibiers sur lesquels les Abénaquis comptaient pour se nourrir. Plusieurs Abénaquis revinrent en Nouvelle-Angleterre et d'autres retournèrent à Wôlinak et à Odanak.

CONCLUSION

Durant les années 1700, les Abénaquis chassaient et pêchaient dans tout l'arrière-pays de la Nouvelle-France, croyant qu'ils avaient enfin trouvé une terre d'accueil où ils pourraient vivre en paix. Après la conquête de 1759, le gouvernement britannique ignore complètement le vaste territoire utilisé par les Abénaquis pour leur subsistance. Cependant, ceux-ci continuèrent d'utiliser l'intérieur des terres pour leurs activités traditionnelles de chasse et de pêche. Étant donné que les Abénaquis étaient familiers avec la région de Mégantic bien avant que s'achève le processus de colonisation par les Britanniques et les Américains, il est difficile de savoir avec précision si les



Fête de l'Amitié

1692

Les Abénakis possèdent le droit de chasse et pêche sur tout le bassin de la rivière Saint-François.

1853-1882

Les Abénakis de Wôlinak occupent la ligne de partage des eaux dans le canton de Coleraine et leur réserve encercle le Petit Lac Saint-François.

1882

Les Abénakis de Wôlinak vendent à la Reine leurs terres du canton de Coleraine.

1889

Leurs descendants vivent aux Réserves de Wôlinak et d'Odanak.

DON

Du Gouvernement du Québec, de la municipalité de Coleraine Recherche - Jean-Marc Côté

Merci

Gouvernement du Canada

Plaque commémorative à Petit-Lac-Saint-François

En 1985, une plaque commémorative est installée au Petit-Lac-Saint-François par le chef des Abénaquis de Wôlinak, Noël Saint-Aubin, en l'honneur de leurs ancêtres. On trouve cette plaque de marbre au parc Waban-Aki dans le village de Coleraine. Un mât totemique est aussi érigé sur le site de l'église de la mission.

campements trouvés dans le comté de Mégantic durant les deux premières décennies des années 1800 avaient été installés par des Abénaquis d'Odanak, de Wôlinak ou même de la Beauce. L'emplacement de Wôlinak à l'embouchure de la rivière Bécancour constituait une porte d'entrée directe dans le comté de Mégantic et, ainsi, une extension saisonnière naturelle de leur territoire de Wôlinak. Il est donc logique de parler de « piste Bécancour ». Chassés de Mégantic surtout par la colonisation britannique, les Abénaquis se replièrent alors dans les hautes terres non colonisées du district de la haute rivière Saint-François. C'est là qu'en 1853, la réserve Petit-Lac-Saint-François fut créée, expressément pour les Abénaquis de Wôlinak. Des colons, des entreprises de coupe de bois et des mines d'amiante empiétèrent également sur cette réserve qui ne survécut que jusqu'en 1882.

Les colons américains et britanniques traitaient les Amérindiens comme des « enfants errants dans la forêt » à qui on se devait d'offrir la charité, par exemple de la nourriture, des couvertures et du rhum. Il est certain qu'en cette période, les Abénaquis eurent besoin de cette aide, ayant été systématiquement et constamment refoulés de territoire en territoire. Il est regrettable que les quelques récits que nous ont transmis les colons au sujet de leurs rencontres avec les Abénaquis soient de nature si tragique. Il est certain que les colons blancs du comté de Mégantic bénéficièrent de l'aide des guérisseurs herboristes abénaquis et profitèrent du savoir abénaquis en matière de survie en forêt. Il reste encore bien des choses à révéler au sujet de la véritable histoire de Peter Mountain et des autres Abénaquis du comté de Mégantic. La topographie des rivières, des lacs, des montagnes et des escarpements des Cantons de l'Est, incluant la « piste Bécancour », recèle des indices sur leur mode de vie dans l'arrière-pays.

Notes

1. À l'époque de la guerre révolutionnaire américaine (1776-1783), un plus grand nombre d'Abénaquis venant de la Nouvelle-Angleterre s'installèrent au Bas-Canada, rejoignant leurs parents à Odanak (Saint-François), Wôlinak (Bécancour) et ailleurs. Ceux qui demeuraient en Nouvelle-Angleterre résidaient aux alentours de Old Town, Rumford et Bethel dans le Maine, de Colebrook dans le New Hampshire et de East Charleston au Vermont. Tant les Britanniques que les Américains ont

- fait pression sur les Abénaquis pour qu'ils se battent avec eux durant cette guerre. Il en fut de même pour la guerre de 1812. Les Abénaquis de la Nouvelle-Angleterre se battirent aux côtés des Américains alors que ceux du Québec s'allièrent plutôt aux Anglais. Pendant la guerre, les Abénaquis de Saint-François et de Bécancour constituèrent deux compagnies de l'armée britannique. D'autres servirent d'éclaireurs ou de patrouilleurs, un rôle qui leur permettait d'éloigner la guerre de leurs propres villages. On sait que la dernière guerre coloniale dans laquelle combattirent les Abénaquis est la guerre de 1812, bien que de nombreux Abénaquis combattirent ultérieurement dans la guerre civile américaine et dans les deux guerres mondiales. Un groupe d'Abénaquis en particulier, prenant le parti des Américains durant la guerre révolutionnaire ainsi que durant la guerre de 1812, demeura au sud de la frontière, campant à East Charleston, au Vermont, pendant de nombreuses années. Mais à la fin de ces deux guerres, certains Abénaquis rejoignirent leurs familles dans le Bas-Canada (Day 1978 : 151-152).
2. Le cours de la rivière et de ses lacs a changé considérablement en certains endroits depuis les années 1880, à cause des montagnes de minerai provenant des nombreuses mines d'amiante, à cause aussi des sédiments qui descendent la rivière.
 3. À partir des années 1940, on a commencé à réorganiser le comté administrativement, le divisant en municipalités qui ne correspondent plus aux limites de l'ancien comté et de ses cantons.
 4. Dès 1887, des directeurs de mines montraient un réel intérêt pour les lots de la réserve Coleraine qui avaient été abandonnés ; on peut constater cela en considérant la patente accordée à Robert H. Gardiner pour les lots 2 et 3 du 13^e rang (RG10, vol. 2365, C11208, 73, 826), l'enquête sur les terres à vendre sur la réserve par W. H. Lambly (RG 10, vol. 2369, C11209, 74, 416), la patente accordée à S. B. Loomis pour le lot 7 du 12^e rang (RG 10, vol. 2392, C11213, 80504), ainsi qu'une demande par John McDonald d'acheter les lots 3, 4 et 5 du 10^e rang (RG10, vol. 2393, C11213, 80758). À partir de 1891, la Coleraine Mining Company Limited fut opérante sur l'ancien territoire de la réserve (RG95, série 1, vol. 2537) alors que le directeur des mines C.E. Morin tentait d'acheter les lots 6, 7 et 8 (rang non spécifié) (RG10, vol. 2582, C11243, 117, 670).

Remerciements

Je désire remercier Nancy Lecompte, de la Ne-Do-Ba Friendship Society à Lewiston, Maine, pour le temps qu'elle a consacré à la recherche de documents, pour ses connaissances de la généalogie abénaquise pertinente, pour les contacts dont elle m'a fait profiter et pour sa généreuse hospitalité lors de mes séjours à Lewiston. Je me dois aussi de remercier Louis Annance qui m'a également fait connaître la généalogie abénaquise de plusieurs familles dont les noms apparaissent dans le comté de Mégantic. De plus, il m'importe de mentionner l'aide des frères Harold et Wesley Walker qui m'ont fait connaître l'existence d'un site d'inhumation abénaquis dans le comté d'Inverness. Je tiens aussi à remercier Claudé Gélinas, Jack Little et Roland Tremblay pour leurs commentaires judicieux. Je suis également reconnaissante à Sylvie Savoie pour sa patience et sa gentillesse durant la période de préparation pour la publication de cet article.

Documents d'archives

- Archives nationales du Canada (Ottawa) : RG 10, Archives des Affaires indiennes.
 — , RG 95, Direction des corporations.
 Recensements des comtés de Lotbinière et de Mégantic, 1851 à 1921, 1996.
 Recensements des cantons d'Inverness et de Leeds, comté de Mégantic, 1861, 1871, 1881.

Ouvrages cités

- ANNANCE, Louis, 1998 : *Annance Family History Papers*. Mechanic Falls, Maine.

- BARRY, Gwen Rawlings (Evans), 1999 : *A History of Megantic County: Downhomers of Quebec's Eastern Townships*. Evans Books, Lower Sackville (Nouvelle-Écosse).
- BARRY, Gwen (Evans), 2003 : *Ulster Protestant Emigration to Lower Canada: Megantic County and St-Sylvestre*. Evans Books, Lower Sackville (Nouvelle-Écosse).
- CALLOWAY, Colin G., 1996 : « Abenaki », in Frederick E. Hoxie (dir.), *Encyclopedia of North American Indians*. Houghton Mifflin, Boston and New York : 1-4.
- CANYON WOLF, 1998 : *Alnobak: The Invisible People*. Ne Do Ba Friendship Society, Lewiston (Maine).
- CHILD, Hamilton, 1998 : « Gazetteer and Business Directory for Lamoille and Orleans County, Vermont for 1883-84. Orleans County: Aboriginal Occupancy ». *The Magog Outlet*, avril.
- CLARKE, Maureen, 1987 : *The Patterson Family, Roots and Shoots*, Fort Chipewyan, Alberta, [ms.].
- DAY, Gordon M., 1978 : « Western Abenaki », in B. G. Trigger (dir.), *Handbook of North American Indians*, vol. 15, *Northeast* : 148-159. Smithsonian Institution, Washington.
- , 1981 : *The Identity of the Saint Francis Indians*. National Museums of Canada, Ottawa.
- DOAN, Daniel, 1997 : *Indian Stream Republic: Settling a New England Frontier, 1785-1842*. University Press of New England, Lebanon, New Hampshire.
- FORTIN, Gérard L., et Jacques FRENETTE, 1989 : « L'acte de 1851 et la création de nouvelles réserves indiennes au Bas-Canada en 1853 ». *Recherches amérindiennes au Québec* 29(1) : 31-37.
- HARRINGTON, 1869 : *Papers and field notes* (from his interviews with several elderly Abenaki at Odanak in 1869), [s.l.], (ms.)
- Indian Treaties and Surrenders, from 1680 to 1890, 1891*. B. Chamberlin, Ottawa.
- LANGELIER, J. C., 1891 : *List of Lands Granted by the Crown in the Province of Quebec from 1763 to 31 Dec. 1890*. Charles-François Langlois, Crown Printer, Québec.
- LAURENT, Joseph, 1884 : *New familiar Abenakis and English dialogues: the first ever published on the grammatical system*. Léger Brousseau, Québec.
- LITTLE, Jack, 1989 : *Nationalism, Capitalism and Colonization in Nineteenth Century Quebec: The Upper St Francis District*. Queens University Press, Kingston, Montréal.
- MacLACHAN, Morag, 1993 : « The Case for Francis Noel Annance ». *The Beaver*, avril-mai : 35-39.
- MASTA, Henri-L., 1932 : *Abenaki Indian Legends, Grammar and Place Names*. La Voix des Bois-Francs, Victoriaville.
- McKILLIP, Dugald McKenzie, 1902 : *Annals of Megantic County, Quebec*. Lynn, Mass.
- MERCIER, Jean, 1964 : *L'Estrie*. Apostolat de la Presse, Sherbrooke.
- O'BREADY, Maurice, 1973 : *De Ktiné à Sherbrooke : Esquisse historique de Sherbrooke des origines à 1954*. Université de Sherbrooke, Sherbrooke (Québec).
- RAWLINGS, Gwen (Evans), 1979 : *Pioneers of Inverness Township, Quebec: A Genealogical and Historical Story, 1800-1978*. Boston Mills Press, Cheltenham (Ont.).
- SIEBERT, Frank T. 1982 : « Frank G. Speck, Personal Reminiscences », in W. Cowan, dir. *Actes du treizième congrès des Algonquistes*. Ottawa, Carleton University : 91-136.
- Société d'histoire de Coleraine et de Vimy Ridge, 1991 : *Saint-Joseph-de-Coleraine, 1891-1991*. Louis Bilodeau et fils, Sherbrooke.

Entrevues

- Harper, Helen Jamieson, 1980 : 15 juillet, Toronto (Ontario)
 Lecompte, Nancy, 1998 : juillet, Lewiston (Maine).
 Marshall, Lois, 1998 : 28 novembre, Inverness (Québec).
 Marshall, Lyman, 1998 : 9 juillet, Inverness (Québec).
 Walker, Harold and Wesley, 1998 : 1^{er} mars, North Port (Florida).
 White, Alger, 1999 : 28 avril, Inverness (Québec).